

JULES HARMAND

Explorations coloniales au Laos



TABLE DES MATIÈRES

Présentation de l'éditeur	6
---------------------------------	---

PARMI LES SAUVAGES DU LAOS

I	Bassac - Le prince de Bassac - Les ruines de Wât-Phou	16
II	Le prince d'Oubôn - La chasse aux sauvages.....	24
III	Départ pour Attopeu - Les éléphants Les premiers sauvages	30
IV	De Kamphô à Attopeu	43
V	Attopeu - Le Sé-Kéman - Le choléra chez les sauvages	46
VI	Retour à Attopeu Les exhumations Départ pour les grands plateaux	63
VII	D'Attopeu aux Plateaux - Les Khâs sôks	69
VIII	Ban-Ka-Gnac - Les Khâs gnia-heuns - Les Birmans au Laos	72
IX	La chute de Sé-Noi - Le plateau -Les Khâs bolovens	77
X	Retour à Bassac	92

DE BASSAC A HUÉ

XI	Départ de Bassac - Les adieux aux autorités - La fête de l'eau Comment on s'installe en pirogue - Première pluie Les premiers rapides	96
XII	Kemmerât - L'embouchure du Sé-Bang-hieng - Le rapide Kheng Dôn Saâ - La grande pagode de Peunom.....	106
XIII	La-khôn - La colonie annamite - Les montagnes de La-khôn La défiance des autorités laotiennes	114
XIV	La saison des pluies au pied des montagnes - Les cavernes Adieu au Nam-Không - Départ de La-khôn - Le meuong Phou-Wà - Discussions avec les mandarins	122

XV	Force d'inertie des Laotiens - Diplomatie inutile - Départ pour Nam-Nau - Les sauvages soué et phelong	135
XVI	Les pagodes de la rive gauche du Grand-Fleuve - Phalàn Suite de la comédie du Bo my, bo day ! - Science arithmétique et indifférence des indigènes En route pour le Sé-Bang-hieng	143
XVII	De Phong au Sé-Bang-hieng - Une correction méritée Le gouverneur de Song-Khôn - Nouvelles tentatives.....	152
XVIII	Exploration du Sé-Bang-hieng - Passage des rapides Rencontre d'éléphants sauvages	160
XIX	Le Sé-Bang-hieng au-dessus des rapides - Les Khâs themep pris par la famine	169

DU SÉ-BANG-HIENG A HUÉ - L'ANNAM

XX	Du Sé-Bang-hieng à Phong - Agréments de la saison des pluies - Les Khâs te-douôn - Un arbre sacré - La forêt de Đông-Kephô	182
XXI	Le Meuong Phin -Les Pou-Thays et les provinces tributaires de l'Annam - Une ruse d'Annamite	191
XXII	En route à travers les fondrières - Le cours du Sé-Tchepôn et ses rapides - Arrivée au premier fort annamite.....	197

LE PAYS D'ANNAM

XXIII	Influence de l'esclavage - Séjour à Dinh - La déportation chez les Annamites - En route dans les montagnes Le premier <i>huyen</i>	209
XXIV	Politique annamite - À l'aventure ! - Hospitalité des Moïs Traversée de la grande chaîne - Cam-Lô	218
XXV	Les chrétiens annamites - La grand-route du Tong-king Le fort de Quang-Tri - La mission de Bô-Liéou Arrivée à Hué.....	226

PRÉSENTATION

Pour le lecteur curieux de l'Asie, de ses rapports avec la France, de la conquête coloniale d'une Indochine « française » et des grandes explorations qui l'ont précédée et permise, au Laos notamment, il est des noms qui forment un panthéon ; Henri Mouhot, Francis Garnier et Auguste Pavie sont de ceux-là.

Jules Harmand, à part pour quelques spécialistes, en a été bien injustement oublié. Et pourtant, c'est peut-être lui qui symbolise le mieux cette génération de « militaires-scientifiques », à la fois découvreurs, conquérants, pacificateurs, diplomates et administrateurs qui ont fondé les bases de cette *geste française en Indochine* et ouvert la route de ce qui se voulait être durablement l'association de la *perle de l'empire* avec sa métropole.

Nous pourrions présenter Jules Harmand comme une sorte de voyageur solitaire, partant à l'aventure dans une Indochine profonde et quasi inconnue. Voyageur solitaire, certes il l'est, puisque, dans les deux explorations qu'il nous narre dans cet ouvrage – explorations qui se suivent et se complètent, publiées à l'origine par une revue *grand-public*¹ –, il ne se fait accompagner que par des porteurs négociés à chaque étape auprès des chefs locaux. La découverte de terres inconnues en Indochine, c'est vrai aussi car il ne croise que très ponctuellement les traces de l'unique mission européenne antérieure dans la région, celle de Doudart de Lagrée en 1867, et parcourt des

1. Revue Le Tour du Monde (1860-1914), vol. 38, n° 965-967 (1878), pp. 1-48 ; vol. 39, n° 1006-1010 (1879), pp. 241-320.

terres vierges de toute connaissance. Il nous les décrit avec un grand enthousiasme et la précision que lui permettent alors ses moyens – le Muséum d’histoire naturelle de Paris conserve encore un de ses herbiers provenant de ces explorations –, ainsi que les petites communautés plus ou moins primitives qui les habitent, au mépris assumé de sa propre sécurité.

Il est à noter qu’en ouvrant la voie des *Bolovens*, un territoire riche au climat plus tempéré que le reste de la péninsule, qui est aujourd’hui connu pour ses plantations variées – notamment le café – et ses paysages de toute beauté accentués de torrents indomptés et de cascades vertigineuses, Jules Harmand sera l’inventeur du concept des « Hauts Plateaux »¹ qui sert toujours à définir ce type de sites en Asie.

Mais, si l’exactitude de cette présentation, pour l’essentielle géographique, ethnographique et aventurière de Jules Harmand, est incontestablement exacte, elle serait bien incomplète et laisserait trop de côté la puissante et principale motivation qui anime l’auteur : la conquête coloniale. Dans ce sens, et c’est bien logique, la publication sous forme de récits d’aventure à l’aube de 1880 – les explorations datant, elles, de 1877 – poursuit un but politique : ancrer ces terres nouvelles, pour le plus grand intérêt de la métropole, au cœur d’une passion française. « *Si j’étais riche, j’achèterais au roi de Bangkok ce coin perdu de ses immenses possessions, et je viendrais m’y établir avec quelques Français. Il n’y a pas de parc qui vaudrait celui-ci* », dit-il en décrivant les *Bolovens*. On ne saurait motiver davantage les lecteurs de l’époque, dont l’opinion est encore très partagée sur l’opportunité de s’investir dans ces contrées éloignées, qu’en faisant vibrer la corde émotionnelle au moyen de ses propres impressions, surtout quand elles sont formulées par cette sorte de héros mythique de ces temps qu’était l’explorateur blanc en territoires sauvages. Au passage, on rappelle que la promesse d’abondance y est laissée en friches par des habitants arriérés et que les progrès de la civilisation – la nôtre, l’unique – ne les ont pas encore atteints.

Il n’est pas inutile de rappeler qu’en ces années où la Troisième République installe son pouvoir et ses idées bourgeoises et progressistes – le progrès, surtout technique, devant accompagner l’amélioration

1. Voir Frédéric Thomas, *L’invention des « Hauts Plateaux » en Indochine. Conquête coloniale et production de savoirs*, Ethnologie française 2004/2, Tome XXXVII, p. 639-649.

de la condition humaine –, l'idée même de la colonisation évolue rapidement. Bien périmée alors la volonté d'imposer la « vraie » foi – chrétienne – à des « idolâtres », de même que celle de simplement vouloir protéger, grâce à une expansion militaire et diplomatique, les seuls intérêts de notre commerce. On pense alors davantage à défricher, pacifier, civiliser ces pays et ces peuples lointains, pour notre profit mais aussi pour le leur. Avec notre souveraineté, nous comptons bien leur apporter notre modernité et ses bienfaits. L'auteur reste constamment dans cette logique.

Mais le docteur Harmand, ne l'oublions pas, est aussi un soldat. Quand le prince d'Oubôn, gouverneur au service de la Cour de Bangkok, lui crée quelques soucis, une remarque de l'explorateur illustre son inébranlable foi en la supériorité qu'il incarne et sa volonté de conquête : « *il aurait été capable de me demander un canon rayé et plusieurs caissons d'obus, car je venais de commettre l'imprudence de lui décrire les effets merveilleux de ces engins civilisateurs* ».

Jules Harmand est bien un explorateur. Il est avant tout un conquérant.

Aujourd'hui, cette trempe d'homme n'existe plus. Ou, si elle existe, on ne lui permet plus de suivre son chemin avec les honneurs qui lui revenaient alors, tant elle serait jugée inclassable, atypique, voire dangereuse à l'aune de notre société précautionneuse et empêtrée dans le doute. Un rappel succinct de la vie du docteur Harmand permettra au lecteur d'en juger.

Jules Harmand – ou François-Jules Harmand –, naît le 23 octobre 1845 à Saumur. Après des études scientifiques et militaires, il sert en Cochinchine comme médecin de marine de 1866 à 1868 et participe à la première mission archéologique de Louis Delaporte au Cambodge. Mobilisé en 1870 lors de la guerre contre la Prusse, il retourne en France, puis on le retrouve de nouveau dans la région, en 1873, aux côtés de Francis Garnier, à bord de l'*Espingole*, sous le commandement du jeune enseigne de vaisseau Balny d'Avricourt. Nous sommes en pleine « affaire de Sontay ». Il s'agit, pour Francis Garnier, de mettre un terme aux agissements des bandes chinoises – les *Pavillons Noirs* – qui, manipulés par l'empereur d'Annam, bloquent la pénétration française au Tonkin. Garnier trouvera la mort le 21 décembre 1873 dans ces combats. Jules Harmand s'y illustrera avec un courage – certains diront une témérité – extraordinaire. Le 10 décembre, sous les ordres de son chef, Balny, et à la tête d'une poignée de marsouins, baïonnettes

au canon et drapeau déployé, il emportera, revolver au poing, le fort de Haïduong – qui ouvre la route de la forteresse de Nam-Dinh –, défendu par plusieurs centaines de « réguliers » annamites appuyés de puissants canons Krupp. Il faut dire qu'à cette époque l'homme blanc effraye encore le soldat indigène, ce qui ne sera pas toujours le cas par la suite. Cela ne retire rien à l'exploit. Nam-Dinh tombe ensuite, les 1 700 soldats formant la garnison préférant s'enfuir. Harmand sera nommé commandant de cette place par Francis Garnier.

Cette expédition militaire le verra aussi faire ses premières armes en diplomatie. Avec Balny, il imposera sans ménagement des « lettres de soumission » aux mandarins locaux. On devine déjà, ici, les prémices du mépris qu'il exprime pour la « mandarinaille » qui, pour lui, nous sourie sournoisement mais, au fond d'elle-même, nous déteste. Philippe Héduy¹ dira de ces jeunes officiers de marine qui négocient sur le terrain, la plume d'une main, le fusil de l'autre, que « ces conquérants de vingt ans ont un langage de préfet ». Sans aucun doute, mais des préfets maritimes, car c'est la politique de la canonnière qu'ils appliquent. Sous les armes comme dans la diplomatie, Jules Harmand s'affirme déjà comme un fonceur.

Il tiendra Nam-Dinh jusqu'au 10 janvier 1874, où il devra évacuer la citadelle suite à la convention Philastre. Ce Monsieur Philastre, officier aux Affaires indigènes, exécutera de façon zélée – bornée a dû penser le D^r Harmand – ce qu'il croit être les intentions de Paris. Il défera consciencieusement l'œuvre militaire de Francis Garnier et rendra les places fortes conquises au souverain d'Annam. Aux yeux de ses contemporains « colonialistes », il passera alors volontiers pour un traître. Il est plus probable qu'il ne fut simplement que la pâle illustration des attermoissements de la politique coloniale dans les débuts de la Troisième République. Jules Harmand, lui, s'en souviendra quand il s'agira de promouvoir l'attrait de ces régions lointaines auprès du grand public.

Après le désastreux traité Philastre, Jules Harmand dépose l'épée. Il se lance alors dans l'exploration des régions les moins connues de l'Indochine, dûment missionné par la Société Nationale de Géographie. De 1875 à 1877, ses pas le conduiront au Cambodge et au Laos. Le récit qui suit est celui de ses deux explorations au Laos.

1. Philippe Héduy, *Histoire de l'Indochine. La perle de l'empire 1624-1954*, Albin Michel, 1998, p. 230.

En 1881, le D^r Harmand rejoint la Carrière. Il est nommé consul général à Bangkok. En juin 1883, nous le retrouvons commissaire civil de la République au Tonkin. Il y dispose des pleins pouvoirs, sauf sur la marine qu'il partage avec l'amiral Courbet. Pour notre baroudeur diplomate, l'heure de venger la mort de Francis Garnier et les humiliations du rond-de-cuir Philastre a sonnée.

Alors qu'il donne l'ordre d'une offensive terrestre au général Bouët, pour reprendre les places fortes autour de Sontay, il s'embarque avec Courbet à bord du navire-amiral *Le Bayard*, à la tête de la flotte française. Le 18 août, les deux hommes font bombarder le fort de Thuan-An qui commande l'entrée de la rivière jusqu'à Hué, obligeant ainsi la Cour d'Annam à négocier. Le 25 août, la *Convention Harmand* est signée, par laquelle l'Annam reconnaît le protectorat français et évacue ses garnisons du Tonkin. La France a maintenant tout loisir d'écraser les *Pavillons Noirs*. Si les termes du traité ne l'expriment pas clairement, Jules Harmand obtient ainsi, de fait, l'annexion du Tonkin.

La conquête du D^r Harmand est accomplie. Il quitte le corps de santé de la marine et, le 24 décembre 1883, il s'embarque pour la France, loin de l'Indochine. Il a trente-neuf ans.

Jules Harmand poursuivra une carrière diplomatique brillante. Consul général à Calcutta (1885), ministre plénipotentiaire au Chili (1889), puis à Tokyo (1894), il eut la tâche délicate d'y représenter la France lors du conflit entre le Japon et la Russie (1904-1905). Il occupa ce poste jusqu'en 1907, date à laquelle il fut mis à la retraite avec le titre d'ambassadeur.

Cet homme d'action n'abandonne pas le combat pour autant. Pressé par son ami Gustave Le Bon, auteur d'importants ouvrages sur la psychologie des masses et des peuples qui font toujours référence, il publie en 1910 un livre¹ où il expose ses idées sur le colonialisme. Il y défendra notamment son opposition à l'*assimilation* et ses faveurs pour l'*association*, colorant d'une façon étonnamment moderne l'œuvre de sa vie.

Fixé à Paris, il ne cessa de s'intéresser à l'Extrême-Orient. Nommé président, en 1912, de la Société Nationale de Géographie, on pouvait voir sa longue barbe blanche qui ornait sa haute stature parcourir le Comité de l'Asie française, l'Union Coloniale, la Commission

1. Jules Harmand, *Domination et colonisation*, Flammarion, 1910, réédition Soukha Éditions 2010.

archéologique de l'Indochine ou l'Association des Scientifiques coloniaux. Derrière les besicles, ses yeux vifs dévoilaient à ses interlocuteurs son grand savoir et sa pugnacité.

Le docteur Harmand s'éteignit à Poitiers le 14 janvier 1921.

Au vu de ce petit rappel de la vie bouillonnante, impétueuse, de Jules Harmand, on comprendra que les lignes qui vont suivre seront tout sauf anodines. Nous laisserons au lecteur le soin d'appréhender l'incroyable abnégation, la force physique et morale, la volonté d'un caractère trempé dans l'acier qu'il a fallu à l'auteur pour affronter, avec un étonnant stoïcisme, les conditions matérielles épouvantables et les mille dangers de ses expéditions. Chacun pourra, selon ses convictions et ses expériences, apprécier les commentaires parfois brutaux sur les lieux et les peuples, tout en étant davantage éclairé, nous en sommes convaincus, sur les causes profondes de la fascination qui allait envahir l'imaginaire de la relation franco-indochinoise.

Pour le voyageur d'aujourd'hui, qui connaît ou s'apprête à découvrir cette magnifique région du sud du Laos, entre Paksé, Champassak¹, Saravane et la frontière vietnamienne, décrite dans sa virginité de la fin du XIX^e siècle, quel plaisir d'imaginer, de reconnaître les sites, les monuments, les ethnies décrites alors. Des parois abruptes qui plongent dans le Mékong aux rives de Dôn-Deng, l'île rouge, la traversée en pirogue sera identique dans ses impressions à celle qu'aura pu vivre Jules Harmand. Les chutes d'eau majestueuses qui parsèment les *Bolovens* n'auront rien perdu de leur authenticité et de leur charme. Quand vous évoquerez avec les Laotiens les *Khas*, ces minorités qui vivent souvent encore dans les endroits les plus inaccessibles, vous constaterez que la peur, les flèches empoisonnées, les légendes subsistent toujours.

Au-delà du texte, les illustrations d'origine, qui accompagnaient le récit de Jules Harmand dès sa première publication par la revue *Le Tour du Monde*, concourront, nous en sommes persuadés, à la magie de sa lecture. Réalisées, pour la plupart, par le peintre suisse Eugène Burnand – dont on peut admirer certaines de ses toiles au Louvre, à Orsay ou au petit musée de Moudon qui lui est consacré –, elles transcrivent

1. Dit « Bassac » dans le texte. Nous avons fait le choix de conserver, quand cela se pouvait, les dénominations d'origine.

délicatement l'aventure passionnée de notre explorateur conquérant. Là aussi, regardez le dessin du Vat Phou ; retirez le casque colonial. Vous y êtes, rien n'a changé.

Laissez-vous donc entraîner maintenant par la plume alerte de l'auteur. Rappelez-vous : il la manie comme le fusil !

L'éditeur



Jules Harmand

En 1874, revenant de l'expédition du Tong-king, si malheureusement terminée par la mort de Francis Garnier, je sollicitai et obtins une mission scientifique en Indo-Chine, mission dont l'accomplissement m'était rendu plus facile par un long séjour en Cochinchine et par la nature de mes études de prédilection.

Les bulletins de la Société de géographie ont publié mes principaux rapports sur mes voyages antérieurs, commencés en 1875.

Je raconterai, cette fois, l'une de mes courses entreprises sur la rive gauche du Mékong, en février et mars 1877.

Je me suis à peu près borné à transcrire les notes que j'écrivais chaque soir dans ma solitude, en pensant au jour, bien lointain encore, où je pourrais serrer la main d'un compatriote et échanger avec lui quelques mots dans la langue maternelle.

I
BASSAC
LE PRINCE DE BASSAC
LES RUINES DE WÂT-PHOU

J'arrivai à Bassac dans les premiers jours de février 1877, après avoir été obligé de contourner, par voie de terre, pendant plus d'un mois, les provinces insurgées aux côtés du prince Si-Vatâh combattant son frère le roi de Cambodge.

La commission du Mékong a fait à Bassac un long séjour en 1867, et je n'ai rien de bien nouveau à dire sur cette localité. Au reste, un village laotien des bords du fleuve ne diffère guère d'un autre que par la hauteur de la berge qu'il borde, et par le plus ou moins grand nombre de cases qui le composent.

Bassac est le chef-lieu ou, comme disent les indigènes, le *meuong* d'une province assez considérable, administrée par un mandarin, aujourd'hui simple gouverneur à la discrétion de Bang-kôk¹. La seule chose qui le distingue de ses voisins, c'est qu'il porte le titre de *khiao* (répondant à peu près à notre mot *prince*), dignité caractérisée par la possession ou plutôt par le prêt d'une théière, d'un crachoir, d'une boîte à bétel et d'un plateau en or².

Il faut rendre au prince de Bassac cette justice qu'il ne fait aucune parade de ces insignes dont les autres sont si fiers, au point que l'on

1. Nous avons maintenu l'orthographe originale du texte. Ainsi l'auteur écrit Bang-kôk pour Bangkok mais on a préféré Mékong à Mê-khong (d'autant que l'auteur hésite fréquemment entre plusieurs orthographes). D'une manière générale, nous avons pris le parti d'unifier les formes qu'il propose en fonction de l'usage le plus communément admis.

2. A la mort du mandarin, ces insignes sont renvoyés à la cour, qui les rend à son successeur au moment de son investiture. (*Toutes les notes sont de l'auteur*)



Vue de Bassac

croirait même, à la réserve de ses manières et à sa simplicité comme à l'ombre légère de tristesse qui couvre ses traits assez fins, qu'il se souvient toujours des malheurs de sa famille et qu'il n'a pas perdu tout espoir de remonter un jour sur le trône de ses ancêtres.

C'est qu'en effet le prince de Bassac est le dernier descendant de l'ancienne famille royale du Laos, dont la capitale, Vinh-khianh (Vien-chan, suivant l'orthographe adoptée), fut prise et saccagée de fond en comble par les Siamois vers 1828, je crois. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines, qui périront bientôt elles-mêmes sous les étreintes d'une végétation puissante.

Mon premier soin, en arrivant à Bassac, fut de chercher à gagner les bonnes grâces du prince. Avant de débarquer, j'envoyai deux de mes serviteurs, revêtus de leurs habits de soie des grands jours, lui offrir quelques présents que j'avais apportés à son intention. Il y avait notamment un sabre de fantaisie à fourreau de cuivre doré, sur lequel je fondais de grands espoirs. Bientôt mes ambassadeurs revinrent avec

des hommes chargés de transporter mes bagages au sala¹ qui m'était dévolu. C'était une étroite et misérable petite case, située près de l'enceinte palissadée du meuong et exposée sans aucun abri aux rayons d'un soleil terrible et ininterrompu.

Les envoyés du prince s'excusèrent de leur mieux de ce manque de confort, en me disant que tous les salas avaient été pris par le prince d'Oubôn et par sa nombreuse suite — mais qu'il n'y en avait pas pour bien longtemps, pour *quinze jours tout au plus* —, et qu'aussitôt le « village » du roi d'Oubôn construit, on me livrerait des installations plus conformes à mon éminent mérite. Oubôn (prononcer Oubône) est le chef-lieu d'une grande province de la rive droite, gouvernée par un mandarin investi depuis une dizaine d'années du même titre que son voisin. Cette province est une des plus riches du Laos, et son gouverneur a la haute main sur plusieurs districts environnants. Le prince d'Oubôn avait été envoyé à Bassac avec les recrues levées dans sa province, sous prétexte de surveiller les agissements du rebelle Si-Vatâh — qui n'avait jamais songé à remonter si haut —, mais en réalité pour espionner le pauvre prince de Bassac, dont on n'était pas sûr, et qui du reste ne m'a jamais caché personnellement la haine impuissante qu'il nourrissait en son cœur contre les Siamois.

De la plate-forme de ma petite case, en me tournant vers l'ouest, ma vue embrassait tout le panorama des montagnes de Bassac, dont les grandes lignes presque régulières se découpaient sur un ciel à la fois brumeux et plein de lumière. Nous étions en pleine saison sèche, et les arbres, dépouillés en partie de leurs feuilles, jaunies par la sécheresse et le froid nocturne, laissaient partout apercevoir les lourdes assises horizontales de grès blanchâtre qui composent presque toutes les montagnes laotiennes. Derrière le village s'étend une grande plaine argileuse couverte d'eau pendant les pluies, mais ne présentant à cette époque de l'année qu'un fouillis de broussailles et de hautes herbes brûlées par les incendies, dont la fumée âcre se mêle de toutes parts aux tourbillons de poussière soulevés par le sabot des buffles.

La nuit se faisait, et les mille bruits du jour allaient s'affaiblissant pour faire place aux harmonies nocturnes du village laotien. Ce sont d'abord de grosses cloches de bois suspendues au cou des buffles et des bœufs rentrant dans leurs parcs, où se mêle le cri aigu des éléphants

1. On appelle *sala* une maison généralement isolée de celles des habitants et qui sert d'abri aux voyageurs et aux étrangers.

domestiques que l'on mène au bain et qui se laissent glisser sur la pente de la haute berge ; plus tard, on entend de toutes parts le bruit sourd des pilons à riz retombant en cadence sur les grains du mortier, soulevés par les bras des femmes et des jeunes filles. Enfin, accompagnant le bruit des instruments de musique dont les tons passent par-dessus la haute palissade du meuong, s'élèvent les chants monotones des bonzes, qui prolongent leurs prières bien avant dans la nuit.

Dès le lendemain matin, je fis prévenir le prince de ma visite, et, endossant un vieux veston d'uniforme tiré du fond d'une caisse, je me dirigeai vers la porte du meuong, d'une hauteur de près de trois mètres et percée dans une enceinte carrée de quatre-vingts mètres de côté environ formée de madriers jointifs enfoncés en terre. A l'intérieur s'élèvent des cases plus soignées que celles des particuliers. De belles poutres sans sculptures soutiennent des toits à angle aigu formés de planches s'imbriquant comme de grosses tuiles.

Au milieu de la case centrale, sur une estrade, se trouvent un grand guéridon et quelques fauteuils de velours rouge de fabrication européenne. Le long des cloisons de feuilles de palmier qui séparent les appartements sont alignés des fusils, des sabres de formes diverses et de belles lances garnies d'argent, sans doute fort anciennes. Dans un coin, sont rassemblés les éléments qui composent l'orchestre laotien : les timbales, les hautbois, les harmonicas aux lames de bois dur, les guitares, d'origine cambodgienne ou siamoise, et l'étrange instrument des sauvages, composé de longs tuyaux de roseaux décroissants et d'où ils tirent des sons sourds et mélancoliques.

Le prince, prévenu de mon arrivée, s'excusa de son mieux de m'avoir fait attendre, en me disant qu'il avait été long à trouver la chemise européenne, qu'il portait tombant librement par-dessus son langouti de soie. J'étais dépourvu d'un interprète convenable, et notre conversation se réduisit à peu de chose, passé l'échange de quelques politesses. Le prince ne manqua pas de me faire l'éloge du commandant de Lagrée et de ses officiers. Le plus vif souvenir qu'il semble avoir gardé, comme du reste la plupart des Laotiens, est celui du docteur Joubert, dont la haute taille et les soins affectueux les ont profondément frappés. Le nom du commandant de Lagrée s'est transformé suivant le génie de la langue, et peut se transcrire ainsi : kô-mang-dang Té-Laké. Plus haut, à La-khôn, les Laotiens, contractant encore ce nom célèbre, en ont fait : ko-mang-dang Té !

Je fis encore quelques cadeaux aux mandarins accroupis autour de nous et au fils aîné du prince, que son père me présenta comme âgé de huit ans, et... possédant toutes ses dents. Je fus longuement questionné sur mes projets, mais d'une façon plus discrète et plus intelligente que nulle part ailleurs au Laos. Aussi est-ce surtout à ce moment que j'ai vivement regretté l'impossibilité matérielle où je me suis trouvé de me procurer un bon interprète. A chaque instant le prince commençait une phrase, puis s'arrêtait, pour s'exclamer en riant : « A quoi bon ? nous ne pouvons nous comprendre et nous expliquer ! »

Dès le lendemain, j'avais une pirogue que j'expédiai, sous la conduite d'un de mes Annamites, à l'île de Không, chef-lieu de la province de Si-tan-dôn (« les quatre mille îles »), pour réclamer du gouverneur (*khiomeuong*) le dépôt de bagages que je lui avais confié il y avait près d'une année. Comme compensation aux ennuis que mon retard lui avait causés¹, je lui envoyai un fusil de chasse à deux coups, à silex, arme beaucoup plus appréciée que nos fusils à amorces fulminantes et que nos carabines les plus perfectionnées.

Le prince m'avait promis, sur ma demande, dix éléphants pour me rendre à Attopeu, quand mes bagages seraient de retour. J'avais demandé dix éléphants pour en avoir cinq, et je dois reconnaître que je fus étrangement surpris lorsque, quelques jours après, j'eus mes dix éléphants bien comptés.

En attendant, je me mis à la recherche des monuments visités en 1867 par le commandant de Lagrée, et désignés dans la relation sous le nom de Wât-Phou. Je me proposais seulement d'estamper les inscriptions que je pourrais y découvrir. Je ne m'arrêterai pas à décrire ces belles ruines, d'autant plus que je n'y ai rien trouvé de nouveau. La description qu'en donne le *Voyage d'exploration du Mékong* est parfaite, et je ne pouvais songer, n'ayant pas à mon service un seul homme capable de lire les divisions d'un mètre, à en lever le plan, travail difficile sur ces

1. Un an auparavant, j'avais été forcé, par des circonstances de force majeure, de redescendre à Saigon ravitailler mon matériel et mon personnel et conduire les collections recueillies dans mes explorations. M'imaginant pouvoir effectuer mon retour au Laos par la voie du fleuve, dans le plus bref délai possible, en deux mois et demi à peu près, j'avais laissé toutes mes caisses à la garde du gouverneur de l'île de Không. L'insurrection de Si-Vatâh et les ordres formels que je reçus après un combat que je dus livrer aux rebelles retardèrent mes projets et me tinrent en suspens durant de longs mois, que j'employai de mon mieux à parcourir les contrées les plus sauvages de la Cochinchine.

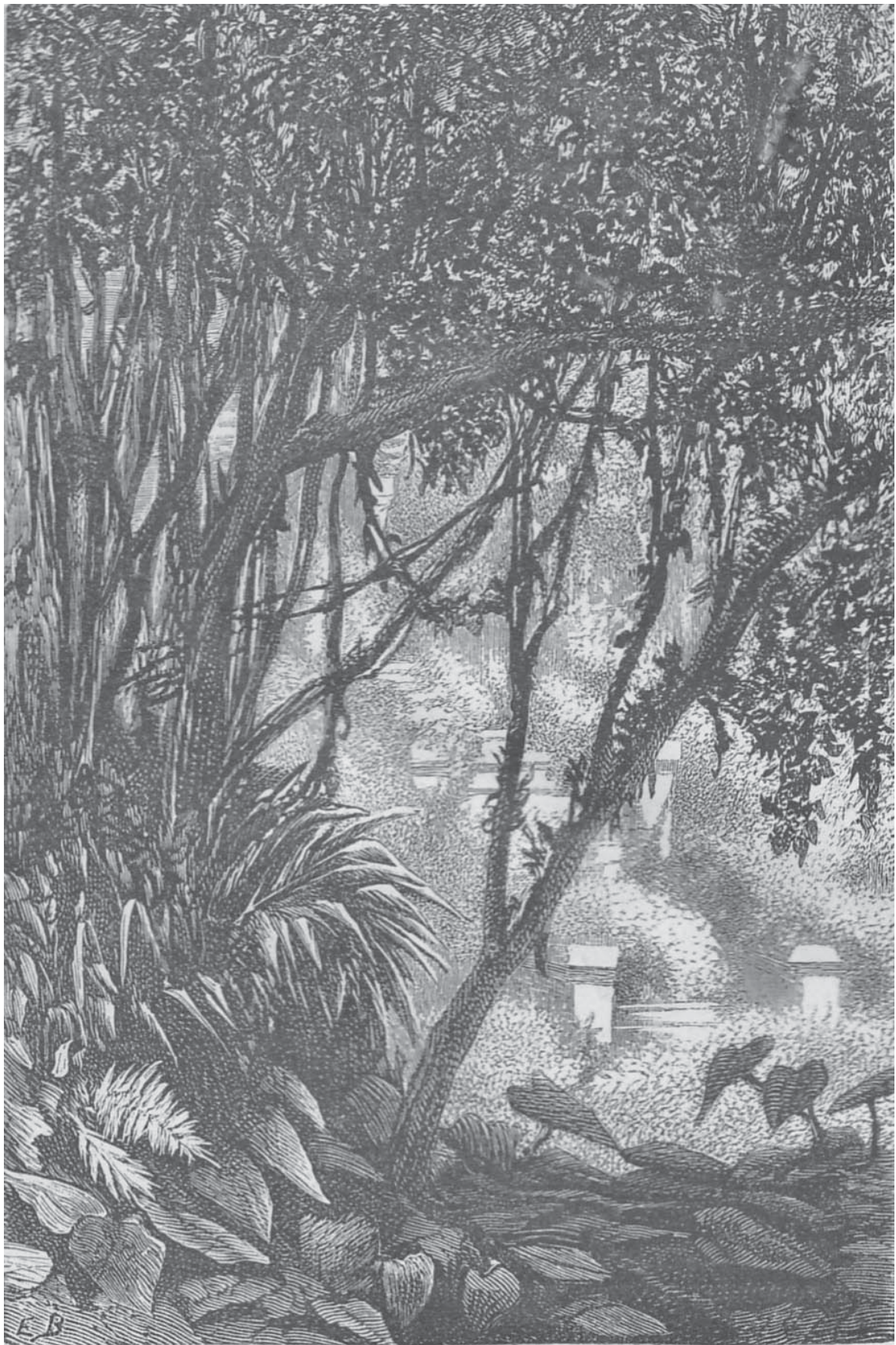
pentent abruptes et rocailleuses. J'avais retrouvé une belle inscription en caractères très fins et très grêles. Je résolus de l'estamper, et à cet effet je vins m'installer à la montagne, afin de ne pas perdre mon temps en allées et venues entre le village et les ruines, qui sont séparés par une distance d'une douzaine de kilomètres.

Les monuments se trouvent à l'extrémité méridionale des montagnes qui forment une ceinture derrière le village de Bassac, sur la rive droite du fleuve. La route qui y mène traverse plusieurs ruisseaux complètement à sec en février, mais aux berges creusées à pic dans un sol aride tout couvert de bambous épineux. Les broussailles sont séparées par de vastes clairières incultes ou transformées en rizières. De petites cases disséminées ou de pauvres villages se dressent de loin en loin. Des troupeaux de buffles efflanqués vaguent à l'aventure, à la recherche d'une nourriture problématique.

L'aspect des plaines laotiennes à la fin de la saison sèche est vraiment horrible. Tout est jaune, couvert de poussière, ou noirci par la fumée ou les cendres encore chaudes des incendies. Les fleurs innombrables et d'un rouge de feu des *Buteas* et des *Erythrines* dépouillées de feuilles, augmentent encore, s'il est possible, au lieu de la dissimuler, cette apparence de sécheresse absolue. Ça et là cependant, au milieu des broussailles, apparaissent les belles fleurs bleues de cette jolie liane si commune dans toute l'Indo-Chine, le *Thumbergia Cochinchinensis*, ou les touffes éclatantes d'un vieux *Sarraca* au tronc court et noueux.

En approchant du pied des montagnes, on trouve les vestiges de deux de ces immenses étangs qui annoncent inmanquablement le voisinage de quelque ruine. Plus loin, un bassin plus petit bordé de beaux arbres et gardant encore depuis des siècles une eau limpide, ressource précieuse pour les habitants des environs, qui envoient de bien loin leurs filles rieuses remplir matin et soir leurs paniers coniques enduits de résine. A ma vue, toutes s'enfuient au plus vite, laissant là leur lourde charge et sans regarder en arrière. Il ne s'agit pas de penser aux saules du poète, et leur effroi n'est pas joué.

Séduit par l'aspect admirable du site, j'avisai une de ces petites cases que les Laotiens aiment à élever, dans les endroits déserts et pittoresques, en l'honneur des génies qui seuls les fréquentent. J'ignorais alors qu'en choisissant cette maison pour m'y installer, j'accomplissais aux yeux de mes porteurs un acte d'une témérité inouïe. De tous les hommes qui m'accompagnaient, pas un n'eût consenti à y passer la nuit, et, le lendemain, je fus averti qu'en persistant à y dormir, je m'exposais



Le grand escalier du Wât-Phou



Estampage d'une inscription dans le sanctuaire de Wát-Phou

aux plus terribles maladies. Voyant mon indifférence complète à cette nouvelle : « On a bien raison, disaient-ils, de raconter que ces Français n'ont peur de rien ! » ; et ils venaient me demander en secret, les uns après les autres, de leur donner quelque peu du philtre que je buvais pour être si brave. « Réponds, disais-je à l'interprète, que je ne puis en donner, car je n'en ai plus depuis bien longtemps. Ce philtre-là, c'est le lait de nos mères ! »

Je passais là mes soirées, et dès le jour, gravissant les degrés sculptés qui mènent aux ruines, j'allais à mon inscription, avec mon papier, mes brosses et ma colle. Vers midi, je voyais arriver deux Laotiens portant dans un panier mon déjeuner et celui de mes Annamites, déjeuner qui se composait invariablement d'œufs et d'un poulet étique au cary, et d'une assiette de riz. Ensuite, pendant que mon estampage essayait de sécher sous l'ombre épaisse du sanctuaire abandonné, je parcourais la montagne à la recherche des plantes et des arbres en fleurs ou en fruits qui devaient augmenter les richesses de mon herbier, capturant